

Le thème de la mort dans *Un homme se penche sur son passé*

par

Richard Beaulieu, étudiant

Collège universitaire de Saint-Boniface

Un homme se penche sur son passé a été rédigé à l'intention des lecteurs français citadins pour lesquels l'Ouest canadien représentait une aventure qu'ils ne connaîtraient jamais. Grâce aux talents de Constantin-Weyer, ils pouvaient revêtir la peau de Monge et vivre pendant quelques heures une aventure extraordinaire. L'exotisme du roman les transportait dans un lieu inconnu, inaccessible, leur faisait rencontrer des personnages légendaires, les coureurs de bois, les Indiens et des animaux fabuleux – les loups, les originaux, les wapitis. Les magnifiques descriptions de l'auteur satisfaisaient l'appétit des lecteurs pour l'insolite.

Dans ce roman, un épisode plaît particulièrement par la richesse des descriptions et la qualité du récit, c'est-à-dire l'épopée de Monge et de Paul dans le Grand Nord, et principalement leur retour. Le thème de la mort y est toujours présent. Au début, la mort apparaît comme une possibilité intangible, puis elle devient une éventualité concrète, une réalité impitoyable et finalement, un adversaire contre lequel on se doit de triompher. Les pages qui suivent sont une analyse personnelle du thème de la mort dans le roman de Constantin-Weyer.

À Paul qui souhaite l'accompagner, Monge l'avertit du danger qu'il rencontrera. Pour l'instant, les deux hommes sont au chaud et en sécurité. Le concept de la mort est confus et lointain, même pour Monge qui a déjà fait le voyage. "A peine songe-t-on aux misères endurées lorsqu'elles sont passées" (Constantin-Weyer, 1928, p. 67), se dit-il. Il doit aller chercher loin dans ses souvenirs pour retrouver les peines et les difficultés de l'aventure et la mort qui hante le Nord à côté du froid meurtrier et de l'immensité enneigée. Doutant que Paul soit assez fort pour la

combattre, il le prévient : "Ce qu'il faut pour voyager dans le Nord c'est durer. Il y a une minute qui est celle de la mort, et la minute d'après est celle de la vie. C'est la minute d'après qu'il faut toujours gagner" (p. 70).

Il présente la mort comme une possibilité impalpable et implacable, presque poétique. Les arguments ne sont vraiment pas assez forts pour faire changer d'idée à Paul et celui-ci devient son compagnon d'expédition.

Les conditions du voyage sont très dures. Malgré cela, le narrateur les décrit d'abord avec affection. "Ce vent qui tapotait agréablement nos joues, — comme pour recommander à notre sang de circuler plus vite [...]" (p.78) Puis, c'est le moment du retour et c'est à ce moment que la mort s'approche d'eux, devient plus tangible. Deux éléments l'accompagnent: le froid et les jeux fantastiques de la lumière du soleil sur la neige. Ceux-ci ont d'abord l'air d'être "une fête de lumière" (p. 82) dont le charme est bientôt aboli par l'idée effrayante du "mirage" (p. 84).

Le froid est terrible et sa description par le narrateur traduit parfaitement la douleur subie par sa morsure:

Les os des tempes, les os du front étaient douloureux à force d'être rétractés par le froid. Tout ce que le visage laissait d'exposé à l'air sentait le besoin de serrer ses cellules l'une à l'autre dans le vain espoir de parvenir à se réchauffer mutuellement (p. 82).

Cette description est tellement réaliste que le lecteur ne peut s'empêcher de froncer le front. La narration ne s'arrête point là: on entend aussi parler de la buée se changeant en stalactites sur les poils de barbe, de la neige s'effritant en "fine poussière, jusqu'à la faire filtrer à travers [les] raquettes comme de la fleur de blé" (p. 83) et de celle qui mord le cou et les oreilles et qui gèle les yeux.

La cécité des neiges est la première attaque véritable de la mort. Pour Monge, qui connaît l'expérience, il n'y a pas trop d'affolement. Il ose même en rire. Paul, qui a visiblement peur de "ces ténèbres blanches" (p. 86), déclare qu'il n'y a pas de quoi plaisanter, ce à quoi Monge répond furieusement: "Un homme qui n'a pas l'énergie de rire est un homme qui ne mérite pas de vivre" (p. 87).

Récupérant la vue, il se promet une fois de plus que c'est le dernier voyage, puis il se met en devoir de sauver Paul qui s'est

laissé choir dans la neige, déjà vaincu.

Ne pouvant compter sur l'aide de son compagnon toujours aveugle, Monge doit se battre seul contre la mort, toujours aux aguets. Leur vie dépend "de [son] égoïsme total" (p. 90). Il doit d'abord trouver l'énergie de se battre contre l'ennemie. Le corps de Monge devient une machine à survivre. Toute nourriture, même le tabac qu'il consume, sert à cette fonction.

Le thé, la pipe et le pemmican alternaient pour envoyer à ma vie des aliments que mon sang, serviteur fidèle, pompait sans murmurer et dirigeait avec intelligence à leur place assignée (p. 91).

Son plus grand atout est son "amour forcené de la vie [...] la joie [qu'il a] à être [un] homme vivant qui s'agite et qui pense" (p. 92). Il ne s'abandonne pas comme Paul qui est trop rêveur pour être un bon soldat.

Mais la mort a plus d'une arme et voilà qu'elle se sert de celle que tout être vivant dans le Nord, homme ou bête, redoute: la tempête "puissante et féroce [...] dévoreuse de vie animale" (p. 93). Monge est prêt à lutter contre le froid, la faim et la fatigue pour sauver sa peau et celle de Paul, même si celui-ci n'est plus qu'une "pauvre remorque" (p. 91) vouée à la mort. Il sent renaître en lui l'âme d'un ancêtre préhistorique. Après avoir tué un orignal, il boit "à même la veine du cou de [sa] victime" (p. 96), ouverte d'un coup de couteau, le sang tiède: "[...] c'était de la vie et de la chaleur que je buvais. Toutes les forces de l'original [sic] abattu étaient maintenant dans mes veines" (p. 96).

Grâce à l'instinct et à l'expérience de Monge, les deux voyageurs s'ensortent. Enfin, c'est ce qu'ils croient. Paul recouvre la vue, puis peu à peu ses forces sinon son moral. Mais la mort ne les a que frôlés; elle s'apprête maintenant à les frapper.

En effet, Paul est gravement malade et les deux hommes perdus dans la solitude septentrionale ne peuvent rien faire. "Mais ce pique-nique avec la Mort, en plein désert de neiges, voilà qui atteint les limites de l'horreur" (p. 100).

Même si l'existence de Monge n'est pas directement en danger, l'agonie de Paul fera en sorte que sa propre vie sera bientôt en péril. Il veille son ami qui, dans son délire, s'entretient avec des fantômes. Ne pouvant rien refuser à celui qui meurt, il lui promet de l'enterrer en terre chrétienne.

Dans ce pays perdu, les faibles et les malades peuvent devenir la source de vie pour les vivants. Les chiens et les loups sont aux aguets et Paul, en mourant, devient un "mort sacré dont il [faut] protéger la dépouille" (p. 102). Les loups surtout sont des artisans de la mort. La menace est très grave. En plus de protéger sa personne et le corps de son ami, il doit protéger ses chiens dont la mort diminuerait ses chances de sauver sa propre peau.

Il a l'idée géniale de faire un cercueil de glace pour son ami en utilisant de la neige fondue. Son astuce fonctionne, mais les loups continuent à le suivre. Pour protéger la carcasse gelée, il se prive de sommeil. "Cramponné à [lui], ce cadavre buvait [sa] vie" (p. 113-114). "J'en vins à le haïr, ce maître trop exigeant, qui voulait ma mort, pour lui tenir compagnie" (p. 113).

De nouveau, il doit lutter contre ses vieux ennemis: la faim, le froid et la fatigue. Encore une fois, le sang qu'il boit d'un animal qu'il a tué lui redonne sa force. En même temps, le souvenir de Hannah, ajouté à son désir de vivre, lui donne l'énergie nécessaire de survivre et de continuer sa route. Il est sauvé. "J'étais [...] formé pour la victoire, et la victoire suprême, c'est de survivre. Comme un dieu, je m'emplissais du sentiment de l'Immortalité [...] Paul [...] était par essence même un vaincu" (p. 114).

Il a remporté la "Victoire contre l'Anéantissement du corps" (p. 114) en restant en vie. Il est tellement exalté qu'il compare cette bataille avec son amour pour Hannah. "Moi, j'avais gagné la partie contre la Mort, et je gagnerais encore la partie contre la Femme. J'épouserai Hannah" (p. 115).

Il a vaincu la mort. La lutte une fois terminée semble bonne et la sensation de puissance dans la victoire est enivrante. Intoxiqué, il veut reprendre la lutte et retrouver l'impression grisante. S'il se hâte, c'est vers Hannah, mais aussi vers de nouveaux conflits qui l'attendent après ce long trajet au Grand Nord.

Constantin-Weyer a très bien rendu ce qu'il nomme un "pique-nique" (p. 100) avec la mort. Grâce à ses descriptions de la nature ainsi que celles des émotions de Monge, le lecteur participe au duel d'un homme contre son pire ennemi, lutte dont l'enjeu est la vie.

BIBLIOGRAPHIE

- CONSTANTIN-WEYER, Maurice (1928) *Un homme se penche sur son passé*, Paris, Éditions Rieder, 228 p.